



2007-2008

Université Paris X Nanterre
Service d'enseignement À distance
Bâtiment E - 2ème étage
200, Avenue de la République
92001 NANTERRE CEDEX
Tel : 01.40.97.76.18

Envoi du 15-03-2008

Nombre de pages :8

Matière : PHILOSOPHIE L3
E.C. : LLPHI516

Philosophie contemporaine

Bergson : L'Évolution créatrice (1907)

M. HOQUET Thierry

Document d'accompagnement au cours N°10

Pas de devoir

Rappels :

· L'étiquette figurant sur votre enveloppe d'expédition mentionne uniquement les E.C. qui font l'objet d'un envoi. Merci de vérifier que ces E.C. correspondent bien à ceux notés sur votre formulaire d'inscription pédagogique. Si tel n'était pas le cas, merci de nous en informer dans les plus brefs délais.

**Bergson, *Matière et mémoire* (première éd 1896)
Avant-propos de la septième édition**

« Ce livre affirme la réalité de l'esprit, la réalité de la matière, et essaie de déterminer le rapport de l'un à l'autre sur un exemple précis, celui de la mémoire. Il est donc nettement dualiste. »

Mais il espère atténuer, sinon supprimer, les difficultés théoriques que le dualisme a soulevées.

Premier chapitre : montrer que réalisme et idéalisme sont deux thèses également excessives.

« Il est faux de réduire la matière à la représentation que nous en avons, faux aussi d'en faire une chose qui produirait en nous des représentations, mais qui serait d'une autre nature qu'elles. La matière pour nous est un ensemble d' 'images'. Et par 'image' nous entendons une certaine existence qui est plus que ce que l'idéaliste appelle une représentation, mais moins que ce que le réaliste appelle une chose, — une existence située à mi-chemin entre la 'chose' et la 'représentation'. Cette conception de la matière est tout simplement celle du sens commun. » (p. 1)

« Donc, pour le sens commun, l'objet existe en lui-même et, d'autre part, l'objet est, en lui-même, pittoresque comme nous l'apercevons : c'est une image, mais une image qui existe en soi. » (p. 2).

Mouvement des théories philosophiques sur la matière :

Descartes : pousse la matière trop loin de nous en l'assimilant à l'étendue géométrique.

Berkeley : son idéalisme (il place la matière dans notre esprit) s'est vu « incapable de rendre compte du succès de la physique » et « obligé [...] de tenir l'ordre mathématique de l'univers pour un pur accident ».

D'où la critique kantienne, qui rendait raison de l'ordre mathématique et restituait à notre physique « un fondement solide ». Mais Kant sacrifie la métaphysique à la physique. Ce sacrifice n'aurait pas été nécessaire si l'on se place là où le sens commun voit la matière.

L'étude de la matière n'est menée que dans la mesure où elle intéresse le problème dans les chapitres II et III : la relation de l'esprit au corps.

Sur ce point, Bergson remet en question les théories traditionnelles (l'union de l'âme et du corps comme « fait irréductible et inexplicable » — Descartes), le parallélisme (les deux horloges de Leibniz, ou les deux attributs de la substance de Spinoza).

Postulat de ces théories parallélistes : « si nous pouvions pénétrer à l'intérieur d'un cerveau qui travaille et assister d'au chassé-croisé des atomes dont l'écorce cérébrale est faite, et si, d'autre part, nous possédions la clef de la psychophysiologie, nous saurions tout ce qui se passe dans la conscience correspondante. »

Attitude bergsonienne :

• Remise en question de l'attitude classique : il y a solidarité entre la conscience et le cerveau comme il y a solidarité entre un clou enfoncé dans le mur et le vêtement qui y

est accroché ; si l'on enlève le clou, le vêtement tombe, mais le clou ne dessine pas la forme du vêtement.

- Se placer sur « le terrain des faits » : (par exemple, les données recueillies sur le problème des aphasies) ; importance de la mémoire (en particulier de la mémoire des mots), du souvenir comme « point d'intersection entre l'esprit et la matière ».

« D'une manière générale, l'état psychologique nous paraît, dans la plupart des cas, déborder énormément l'état cérébral. » (p. 6).

« ... la relation du mental au cérébral n'est pas une relation constante, pas plus qu'elle n'est une relation simple. » (p. 6) : « Il y a donc enfin des tons différents de vie mentale, et notre vie psychologique peut se jouer à des hauteurs différentes, tantôt plus près, tantôt plus loin de l'action, selon le degré de notre attention à la vie. Là est une des idées directrices du présent ouvrage, celle même qui a servi de point de départ à notre travail. » (p. 7).

« Ce que l'on tient d'ordinaire pour une plus grande complication de l'état psychologique nous apparaît, de notre point de vue, comme une plus grande dilatation de notre personnalité tout entière qui, normalement resserrée par l'action, s'étend d'autant plus que se desserre davantage l'étau où elle se laisse comprimer et, toujours indivisée, s'étale sur une surface d'autant plus considérable. » (p. 7).

Définition de la métaphysique (p. 8) : l'esprit humain « faisant effort pour s'affranchir des conditions de l'action utile et pour se ressaisir comme pure énergie créatrice ».

(à l'inverse, la psychologie : « a pour objet l'étude de l'esprit humain en tant que fonctionnant utilement pour la pratique »).

Donc la métaphysique comme la psychologie ont le droit de s'ériger en sciences indépendantes.

Mais l'analyse psychologique « doit se repérer sans cesse sur le caractère utilitaire de nos fonctions mentales, essentiellement tournées vers l'action » ;

À l'inverse, la métaphysique, « doit commencer par dissoudre les obscurités artificielles » nées du fait que « les habitudes contractées dans l'action » sont remontrées « dans la sphère de la spéculation » et ont créé là « des problèmes factices ». (p. 9).

**Extraits de l' « Introduction à la métaphysique »
(texte initialement paru dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1903 et
repris dans *La Pensée et le mouvant*, 1934)**

(je cite l'édition des *Œuvres*).

« Il ne faut pas oublier [...] que le présent essai a été écrit à une époque où le criticisme de Kant et le dogmatisme de ses successeurs étaient assez généralement admis, sinon comme conclusion, au moins comme point de départ de la spéculation philosophique. » (p. 1293, note introductives).

C'est notamment à cause de cette déclaration que le texte a pu être lu comme un « manifeste (dirigé notamment contre Kant) » — intention anti-kantienne qu'indique notamment le titre du texte¹.

Deux manières profondément différentes de connaître une chose : « la première implique que l'on tourne autour de cette chose ; la seconde qu'on entre en elle ».

- La première : double caractérisation : question de point de vue *et* utilisation de symboles. C'est la connaissance relative, elle s'arrête au relatif.

- La seconde : atteint l'absolu. On renonce à toute « traduction » pour « posséder l'original ». « Bref, le mouvement ne sera plus saisi du dedans, en lui, en soi. Je tiendrai un absolu. » (1394).

Différence entre les photographies d'une ville (points de vue) et « cet exemplaire en relief qui est la ville où l'on se promène » (1395) ; entre les différentes traductions d'un poème (symboles) et « le sens intérieur de l'original ».

À l'infini des commentaires et des points de vue, il faut opposer la simplicité de l'absolu : résumée par ce mouvement : « je lève le bras ».

« Vu du dedans, un absolu est donc une chose simple : mais envisagé du dehors, c'est-à-dire relativement à autre chose, il devient, par rapport à ces signes qui l'expriment, la pièce d'or dont on n'aura jamais fini de rendre la monnaie. Or, ce qui se prête en même temps, à une appréhension indivisible et à une énumération inépuisable est, par définition même, un infini.

Il suit de là qu'un absolu ne saurait être donné que dans une *intuition*, tandis que tout le reste relève de l'*analyse*. Nous appelons ici intuition la *sympathie* par laquelle on se transporte à l'intérieur d'un objet pour coïncider avec ce qu'il a d'unique et par conséquent d'inexprimable. Au contraire, l'analyse est l'opération qui ramène l'objet à des éléments déjà connus, c'est-à-dire communs à cet objet et à d'autres. » (1395).

Analyse : procédure de traduction de développement en symboles, de représentation prises de points de vue successifs...

≠ « La métaphysique est donc la science qui prétend se passer de symboles ». (1396).

*

« Il y a une réalité au moins que nous saisissons tous du dedans, par intuition et non par simple analyse. C'est notre propre personne dans son écoulement à travers le temps. C'est notre moi qui dure. Nous pouvons ne sympathiser intellectuellement, ou plutôt spirituellement, avec aucune autre chose. Mais nous sympathisons sûrement avec nous-mêmes. » (p. 1396).

« C'est, si l'on veut, le déroulement d'un rouleau, car il n'y a pas d'être vivant qui ne se sente arriver peu à peu au bout de son rôle ; et vivre consiste à vieillir. Mais c'est

¹ Cf. Frédéric Worms, « L'intelligence gagnée par l'intuition ? La relation entre Bergson et Kant. », *Les Études philosophiques*, octobre-décembre 2001, p. 460.

tout aussi bien un enroulement continu, comme celui d'un fil sur une pelote, car notre passé nous suit, il se grossit sans cesse du présent qu'il ramasse sur sa route ; et conscience signifie mémoire. » (1397).

Les symboles : des concepts simples qui expriment ce qui est commun à différents objets. « On verrait que chacun d'eux exprime, plus encore que ne fait l'image, une *comparaison*, entre l'objet et ceux qui lui ressemblent. » (1400).

La métaphysique doit quitter les concepts habituels pour en créer d'autres : « je veux dire des représentations souples, mobiles, presque fluides, toujours prêtes à se mouler sur les formes fuyantes de l'intuition ». (1402).

La juxtaposition des états du moi ne permet pas de saisir le moi : mais cela ne suffit pas à faire du moi un vain fantôme : « Autant vaudrait nier que l'*Illiade* ait un sens, sous prétexte qu'on a vainement cherché ce sens dans les intervalles des lettres qui la composent. » (1406).

- L'empirisme en philosophie : « est donc né ici d'une confusion entre le point de vue de l'intuition et celui de l'analyse. Il consiste à chercher l'original dans la traduction, où il ne peut naturellement pas être, et à nier l'original sous prétexte qu'on ne le trouve pas dans la traduction. » (1406).

- « Le rationalisme est dupe de la même illusion. » Il est également « impuissant » « à atteindre la personnalité ». (1406).

L'un et l'autre considèrent les états psychologiques comme « autant de *fragments* détachés d'un moi qui les réunirait ». (1406).

« Les concepts... vont d'ordinaire par couples et représentent les deux contraires. Il n'est guère de réalité concrète sur laquelle on ne puisse prendre à la fois les deux vues opposées et qui ne se subsume, par conséquent, aux deux concepts antagonistes. De là une thèse et une antithèse qu'on chercherait en vain à réconcilier logiquement, pour la raison très simple que jamais, avec des concepts, ou points de vue, on ne fera une chose. Mais de l'objet, saisi par intuition, on passe sans peine, dans bien des cas, aux deux concepts contraires ; et comme, par là, on voit sortir de la réalité la thèse et l'antithèse, on saisit du même coup comment cette thèse et cette antithèse s'opposent et comment elles se réconcilient.

Il est vrai qu'il faut procéder pour cela à un renversement du travail habituel de l'intelligence. *Penser* consiste ordinairement à aller des concepts aux choses, et non pas des choses aux concepts. Connaître une réalité, c'est, au sens usuel du mot *connaître*, prendre des / concepts déjà faits, les doser, et les combiner ensemble jusqu'à ce qu'on obtienne un équivalent pratique du réel. Mais il ne faut pas oublier que le travail normal de l'intelligence est loin d'être un travail désintéressé. » (1409/1410).

B. constate « notre impuissance à recomposer le mouvement avec ces points » (1414). Le problème est que l'on a « supposé l'immobilité plus claire que la mobilité, l'arrêt antérieur au mouvement ». (1414).

« Comment, en manipulant des symboles, fabriqueriez-vous de la réalité ? Mais le symbole répond ici aux habitudes les plus invétérées de notre pensée. » 1414.

« ... si la métaphysique est possible, elle ne peut être qu'un effort pour remonter la pente naturelle du travail de la pensée, pour se placer tout de suite, par une dilatation de l'esprit, dans la chose qu'on étudie, / enfin pour aller de la réalité aux concepts et non plus des concepts à la réalité. Est-il étonnant que les philosophes voient si

souvent fuir devant eux l'objet qu'ils prétendent étreindre, comme des enfants qui voudraient, en fermant la main, capter de la fumée ? » 1415-1416.

« Mais si la métaphysique doit procéder par intuition, si l'intuition a pour objet la mobilité de la durée, et si la durée est d'essence psychologique, n'allons-nous pas enfermer le philosophe dans la contemplation exclusive de lui-même ? La philosophie ne va-t-elle pas consister à se regarder simplement vivre, *comme un pâtre assoupi regarde l'eau couler* ? Parler ainsi serait revenir à l'erreur que nous n'avons cessé de signaler depuis le commencement de cette étude. Ce serait méconnaître la nature singulière de la durée, en même temps que le caractère essentiellement actif de l'intuition métaphysique. » 1416.

Les doctrines classiques « figent cet écoulement soit en une immense nappe solide, soit en une infinité d'aiguilles cristallisées, toujours en une *chose* qui participe nécessairement de l'immobilité d'un *point de vue*.
Il en est tout autrement si l'on s'installe d'emblée, par un effort d'intuition, dans l'écoulement concret de la durée. » 1418.

D'où quelques thèses : (1420)

« 1/ Il y a une réalité extérieure et pourtant donnée immédiatement à notre esprit. Le sens commun a raison sur ce point, contre l'idéalisme et le réalisme des philosophes ».

« 2/ Cette réalité est mobilité. Il n'existe pas de choses faites, mais seulement des choses qui se font ; pas d'états qui se maintiennent mais seulement des états qui changent. »

Et en note : « Encore une fois, nous n'écartons nullement par là la substance. Nous affirmons au contraire la persistance des existences. Et nous croyons en avoir facilité la représentation. Comment a-t-on pu comparer cette doctrine à celle d'Héraclite ? » (1420).

« 3/ Notre esprit, qui cherche des points d'appui solides, a pour principale fonction, dans le cours ordinaire de la vie, de se représenter des états et des choses. Il prend de loin en loin des vues quasi instantanées sur la mobilité indivisée du réel. Il obtient ainsi des sensations et des idées. Par là, il substitue au continu le discontinu, à la mobilité la stabilité, à la tendance en voie de changement les points fixes qui marquent une direction du changement et de la tendance. » donc, l'intelligence selon sa « pente naturelle », c'est « perceptions solides » et « conceptions stables ». (1420).

« 4/ Les difficultés inhérentes à la métaphysique, les antinomies qu'elle soulève, les contradictions où elle tombe, la division en écoles antagonistes et les oppositions irréductibles entre systèmes, viennent en grande partie de ce que nous appliquons à la connaissance désintéressée du réel les procédés dont nous nous servons couramment dans un but d'utilité pratique. » 1421.

« il n'y a aucun moyen de reconstituer, avec la fixité des concepts, la mobilité du réel. » 1421.

5/ « Le dogmatisme, en tant que constructeur de systèmes, a cependant toujours tenté cette reconstitution. Il devait y échouer. »

Il suppose que « toute connaissance doit nécessairement partir de concepts aux contours arrêtés pour étreindre avec eux la réalité qui s'écoule ».

6/ « Mais la vérité est que notre esprit peut suivre la marche inverse. » (1421).

« Philosopher consiste à invertir la direction habituelle du travail de la pensée. »

7/ « Cette inversion n'a jamais été pratiquée d'une manière méthodique. » Mais nous lui devons beaucoup : par exemple, l'analyse infinitésimale est née de cette inversion même (par exemple avec la méthode des fluxions chez Newton). Ainsi, « la mathématique moderne est précisément un effort pour substituer au *tout fait* ce qui *se fait*, pour suivre la génération des grandeurs, pour saisir le mouvement, non plus du dehors dans son résultat étalé, mais du dedans et dans sa tendance à changer, enfin pour adopter la continuité mobile du dessin des choses. » 1422.

7/ l'intuition, « une fois prise, doit trouver un mode d'expression et d'application qui soit conforme aux habitudes de notre pensée et qui nous fournisse, dans des concepts bien arrêtés, les points d'appui solides dont nous avons un si grand besoin. » 1423.

Note, p. 1423-1424 : « ...nous avons longtemps hésité à nous servir du terme 'intuition' et, quand nous nous y sommes décidé, nous avons désigné par ce mot la fonction métaphysique de la pensée : principalement de la connaissance intime de l'esprit par l'esprit, subsidiairement la connaissance, par l'esprit, de ce qu'il y a d'essentiel dans la matière, l'intelligence étant sans doute faite avant tout pour manipuler la matière, et par conséquent, pour la connaître mais n'ayant pas pour destination spéciale d'en toucher le fond. »

8/ « De l'oubli de cette intuition procède tout ce qui a été dit par les philosophes et par les savants eux-mêmes, de la *relativité* de la connaissance scientifique. *Est relative la connaissance symbolique par concepts préexistants qui va du fixe au mouvant, mais non pas la connaissance intuitive qui s'installe dans le mouvant et adopte la vie même des choses.* Cette intuition atteint un absolu.

La science et la métaphysique se rejoignent donc dans l'intuition. Une philosophie véritablement intuitive réaliserait l'union tant désirée de la métaphysique et de la science. » (1424).

9/ « Qu'il n'y ait pas deux manières différentes de connaître à fond les choses, que les diverses sciences aient leur racine dans la métaphysique, c'est ce que pensèrent en général les philosophes anciens. Là ne fut pas leur erreur. Elle consista à s'inspirer de cette croyance, si naturelle à l'esprit humain, qu'une variation ne peut qu'exprimer et développer des invariabilités. » 1424.

1427. « ... l'entendement, dont le rôle est d'opérer sur des éléments stables, peut chercher la stabilité soit dans des relations, soit dans des choses. En tant qu'il travaille sur des concepts de relations, il aboutit au symbolisme scientifique. En tant qu'il opère sur des concepts de choses, il aboutit au symbolisme métaphysique. Mais dans un cas comme dans l'autre, c'est de lui que vient l'arrangement. »

1427/ Kant : son projet a consisté « à pousser la métaphysique et la science jusqu'à la limite extrême du symbolisme où elles pourraient aller, et où d'ailleurs elles s'achèment d'elles-mêmes dès que l'entendement revendique une indépendance pleine de périls. »

du coup, Kant n'a aucun mal à démontrer que « notre science est toute relative et notre métaphysique toute artificielle ». Parce qu'il a coupé tout lien avec « l'intuition intellectuelle » « qui les lestait intérieurement ».

« Il nous semble, aujourd'hui encore, que la critique kantienne s'applique à toute métaphysique et à toute science. En réalité, elle s'applique surtout à la philosophie des anciens, comme aussi à la forme — encore antique — que les modernes ont laissée le

plus souvent à leur pensée. Elle vaut contre une métaphysique qui prétend nous donner un système unique et tout fait de choses, contre une science qui serait un système unique de relations, enfin contre une science et une métaphysique qui se présenteraient avec la simplicité architecturale de la théorie platonicienne des Idées, ou d'un temple grec. » 1428

« Qu'on lise de près la *Critique de la raison pure*, on verra que c'est cette espèce de *mathématique universelle* qui est pour Kant la science, et ce *platonisme* à peine remanié qui est pour lui la métaphysique. » 1428.

« La mathématique universelle, c'est ce que devient le monde des Idées quand on suppose que l'Idée consiste dans une relation ou dans une loi, et non plus dans une chose. Kant a pris pour une réalité ce rêve de quelques philosophes modernes. » (1428-1429).

« Bref, toute la *Critique de la Raison pure* aboutit à établir que le platonisme, illégitime si les Idées sont des choses, devient légitime si les idées sont des rapports, et que l'idée toute faite, une fois ramenée ainsi du ciel sur la terre, est bien, comme l'avait voulu Platon, le fond commun de la pensée et de la nature. Mais toute la *Critique de la Raison pure* repose aussi sur ce postulat que notre pensée est incapable d'autre chose que de platoniser, c'est-à-dire de couler toute expérience possible dans des moules préexistants. » 1429.

« Mais la vérité est que ni la science des modernes ne présente cette simplicité unilinéaire, ni la métaphysique des modernes ces oppositions irréductibles. La science moderne n'est ni une ni simple. Elle repose, je le veux bien, sur des idées qu'on finit par trouver claires ; mais ces idées, quand elles sont profondes, se sont éclairées progressivement par l'usage qu'on en a fait... À l'origine plus d'une d'entre elles a dû paraître obscure, malaisément conciliable avec les concepts déjà admis dans la science, tout près de frôler l'absurdité. C'est dire que la science ne procède pas par emboîtement régulier de concepts qui seraient prédestinés à s'insérer avec précision les uns dans les autres. Les idées profondes et fécondes sont autant de prises de contact avec des courants de réalité qui ne convergent pas nécessairement sur un même point. » 1430.

« ... philosopher consiste ... à se placer, par un effort d'intuition, à l'intérieur de cette réalité concrète sur laquelle la Critique vient prendre du dehors les deux vues opposées, thèse et antithèse. » 1430.

« Disons-le pour conclure : cette faculté n'a rien de mystérieux. Quiconque s'est exercé avec succès à la composition littéraire sait bien que lorsque le sujet a été longuement étudié, tous les documents recueillis, toutes les notes prises, il faut, pour aborder le travail de composition lui-même, quelque chose de plus, un effort, souvent pénible, pour se placer tout d'un coup au cœur même du sujet et pour aller chercher aussi profondément que possible une impulsion à laquelle il n'y aura plus ensuite qu'à se laisser aller... » 1431.

« ... la métaphysique n'a rien de commun avec une généralisation de l'expérience, et néanmoins elle pourrait se définir *l'expérience intégrale*. » 1432.